



FILIAZIONE ENDEUILÉE : FIGURES, STYLES, POLITIQUES DE L'HÉRITAGE DANS LA CULTURE ROUMAINE

Laura Marin, Adrian Tudurachi

L'idée d'examiner les filiations culturelles à travers les catégories du privatif (le dysfonctionnement, le déchirement, le deuil) est venue d'une préoccupation plus générale pour une approche archéologique de la culture roumaine. On voulait comprendre comment s'était constitué, transmis et transformé dans l'histoire moderne de la culture roumaine un imaginaire de la rupture généalogique et des retards irrécupérables, justifié, voire légitimé, à chaque fois par le double éloignement, dans l'espace et dans le temps, d'un centre ardemment désiré et cependant fatalement inégalable : le monde occidental. C'est la raison pour laquelle on a mis au cœur de notre question les thèmes de l'abandon et de la perte, ceux-ci reflétant la conscience d'une culture en déficit de généalogie et d'appartenance. On y a ajouté la nécessité de recontextualiser le complexe culturel de la marginalité, qui avait pris, le long de la modernité roumaine, la forme d'un héritage difficile, profus et lourd à porter. Psychose de la non-reconnaissance, souffrance de l'oubli des origines et des ancêtres, phantasmes de l'orphelin, des « larmes » et des deuils : ce sont tout autant d'images qui nouent, dans le complexe culturel de la marginalité, les filiations biologiques, intellectuelles et institutionnelles.

Interroger la culture roumaine (dans sa stratification comme dans ses mouvements) par le biais des liens filiaux qui la traversent signifie alors observer la manière dont un tissu familial souterrain participe à l'histoire parallèle des institutions, des sociabilités et des destins indi-

viduelles. Dans ce cas, le complexe généalogique se donne à lire dans son ensemble et dans ce qu'il a de plus critique, en nous demandant en même temps de prendre en considération non seulement la dynamique qui lui est propre, mais aussi ses effets d'imaginaire et ses politiques. C'est ainsi que notre réflexion s'est engagée dans deux directions notamment : une « philologique », l'autre « politique ».

D'une part, nous avons interrogé les modalités d'hériter et les manières de se rapporter à cet objet complexe et fort sensible (le complexe culturel de la marginalité) qui nous venait du passé, des maîtres intellectuels et des parents. L'idée était de récupérer des figures généalogiques, des patrons et des patrimoines, des formes de transmission et des affects associés aux crises de la transmission, tout en argumentant la productivité d'une telle démarche¹. Du coup, le geste archéologique se présente comme essentiellement philologique, si l'on pense que pour dresser et étudier en profondeur ce « catalogue » des figures généalogiques, il faut se rendre attentifs à la pluralité et aux nuances, restituer la multiplicité des parcours et des attitudes par rapport à l'héritage, substituer aux grands mythes intégrateurs une micrologie des interprétations disjointes.

On s'est appuyé à ce titre sur plusieurs ressources. Au départ, on s'est orienté vers une déconstruction de la généalogie culturelle et de sa capacité de légitimer la possession d'un patrimoine, admettant que pour « structurer les relations intersubjectives, légitimer la possession d'un territoire, définir un patrimoine génétique ou culturel, les mots de la généalogie donnent une place, assignent un ordre, fournissent un discours », comme l'indique François Noudelmann dans son plaidoyer pour une critique de la généalogie². Ensuite, on a convoqué un savoir des images, car la pluralité des filiations et des parcours d'héritage est une question de figuration et de figurabilité, qui passe par des interrogations complexes des représentations visuelles et des modèles qui organisent la manière dont on comprend la descendance. Des réflexions de Tim Ingold sur les valeurs anthropologiques de « la lignée »³ à l'analyse iconologique des diagrammes darwiniens de l'évolution proposée par Horst Bredekamp⁴, on assiste à une évaluation critique de l'arbre comme image stéréotypée de la filiation, ainsi qu'à une reconsidération de la puissance des figures généalogiques déplacées par leur mise en image même :

Les schémas d'organisation naturelle formés par le filet, le buisson, le corail et le goémon constituent pour le rhizome avec lequel ils partagent une même aversion à l'égard des arbres et des généalogies [...], des modèles qui n'ont que rarement été égalés dans leur radicalité⁵.

Enfin, on a adopté une perspective plurielle sur la représentation sociale du temps afin de penser les gestes et les modalités d'hériter, puisque chercher à comprendre la diversité des parcours généalogiques, c'est admettre qu'il y a plus d'un rapport au temps qui s'y joue. La notion de « régime d'historicité »⁶, travaillée par François Hartog dans le sillage de l'anthropologue américain Marshall Sahlins, et questionnée par Georges Didi-Huberman dans son travail sur les usages que les historiens font du temps dans l'exercice de leur discipline⁷, nous a servi sur ce point de guide. Elle nous a permis d'envisager l'articulation indissoluble et changeante, selon les sociétés et les contextes, du présent, du passé et du futur dans l'organisation temporelle de la culture roumaine, sachant que cette notion de « régime d'historicité »

devait pouvoir fournir un instrument pour comparer des types d'histoire différents, mais aussi et même d'abord [...], pour mettre en lumière des modes de rapport au temps : des formes de l'expérience du temps, ici et là-bas, aujourd'hui et hier. Des manières d'être au temps⁸.

D'autre part, nous avons cherché dans l'histoire de la culture roumaine des conduites critiques ou des figures de prédécesseurs « émancipés », capables de penser, à un moment ou un autre de la modernité, des rapports non-passifs avec les deuils collectifs et les héritages sombres (guerres, dictatures, exils, transitions, migrations). On a ainsi tenté de mobiliser des questionnements politiques concernant la possibilité d'interprétation et de reprise singulières d'un héritage problématique, de ses dynamiques émancipatrices et des perspectives qu'il ouvre sur l'avenir. Très efficace du point de vue analytique et épistémologique s'est alors montré pour nous la réflexion contemporaine sur la crise de la généalogie, comprise comme marque indélébile de la modernité. C'est ce que Hannah Arendt a choisi d'appeler « la brèche entre le passé et le futur »⁹. Renvoyant à un aphorisme de René Char écrit pendant la guerre – « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament » –, elle évoque la disparition de la tradition, le fossé générationnel pour ainsi dire, la perte de continuité interne à l'univers sociétal :

Le testament, qui dit à l'héritier ce qui sera légitimement sien, assigne un passé à l'avenir. Sans testament ou, pour élucider la métaphore, sans tradition – qui choisit et nomme, qui transmet et conserve, qui indique où les trésors se trouvent et quelle est leur valeur – il semble qu'aucune continuité dans le temps ne soit assignée et qu'il n'y ait, par conséquent, humainement parlant, ni passé ni futur, mais seulement le devenir éternel du monde et en lui le cycle biologique des êtres vivants¹⁰.

Cet héritage sans testament expose à la dérive. Et pourtant : dans la brèche qui sépare le passé et le futur, dans le lien qui s'est rompu ou qui n'a jamais existé, la liberté d'un parcours inventif peut toujours s'insinuer. Comprendre la filiation comme lieu problématique, c'est alors approfondir ce creux d'où elle tire sa difficulté, et tout aussi sa puissance.

L'intérêt pour un héritage repris depuis un espace de rupture est également repérable chez Jacques Derrida, dans ses commentaires sur la scène célèbre du « vol du ruban » des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau¹¹. Cette scène, qui raconte l'histoire d'« un petit ruban couleur rose et argent »¹² que l'inventaire testamentaire ne retient pas, donne à lire la substitution de l'héritier légitime par un autre, privé de ce droit, mais ayant reçu le petit objet en signe d'amour. Dans la lecture de Derrida, le transfert non-autorisé – par vol, par don ou par échange – devient le modèle de tout héritage. Ce n'est que l'illégitime qui constitue, selon lui, la filiation : fonder l'héritage sur un manque, indépendamment de la volonté du sujet légataire, c'est trouver dans cette absence de l'intention, la figure d'une « machine » et la source d'une productivité :

cette parure perdue du XVIII^e siècle, le ruban que Mlle Portal « perdit » après que nous « perdîmes » Mme de Vercellis, ce fut aussi, une fois volé, passant de main en main, une formidable machine à écrire, un ruban d'encre à travers lequel tant de signes ont irrésistiblement transité. Ce ruban fut une peau sur laquelle et sous laquelle on aura imprimé tant de mots¹³.

Cet intervalle de perte (des intentions, des instructions et des testaments) est d'importance capitale pour Georges Didi-Huberman, qui cherche à en faire un geste critique et politique à la fois. Dans ses réflexions sur la temporalité en histoire, il s'est appuyé à plusieurs reprises sur la « brèche » entre le passé et le futur afin d'explorer une capacité de remise en question des institutions et des états de fait. Cette capacité ne saurait se développer chez lui sans un positionnement inédit et illégitime

(au sens derridien du terme) à l'égard de l'héritage. Le régime « sans testament » signifie la multiplication des parcours de filiation : il engage une traversée libre et cependant responsable des archives, il laisse la place pour le désir et surtout pour les inquiétudes du présent. L'illégitimité est ici la source d'une politique émancipatrice :

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament » : cette crise de la tradition – qui ouvre chez Arendt le motif de tout son ouvrage sur *La crise de la culture* – pourrait bien, dans certaines conditions, se retourner heureusement en quelque chose comme une tradition critique. Vous ne savez pas de qui et de quoi vous héritez ? Qu'à cela ne tienne : prenez courage et constituez-vous pour vous-mêmes, pour votre présent et votre avenir, cette « force diagonale » dont Hannah Arendt invoquera [...] la nécessité comme une « métaphore parfaite pour l'activité de la pensée » [...]. Cette force se déploie justement « dans la brèche entre le passé et le futur »¹⁴.

Ce n'est pas par hasard que le vocabulaire de la « force » intervient ici. Dans cette filiation libérée de prescriptions, Georges Didi-Huberman trouve l'occasion de refonder la révolte et le soulèvement, à la fois comme récupération de traditions révolutionnaires oubliées (« nos filiations de révolte »¹⁵) et comme relance d'un geste de changement orienté vers le futur.

On peut même aller plus loin, et constater l'émergence des polarisations politiques dans plusieurs interprétations récentes de la filiation comme rupture du passé. Les thèmes de la rémanence spectrale et du retour fantomatique des morts se chargent ainsi de significations politiques étroitement liées à la crise de la généalogie et de l'héritage. Jean-François Hamel interroge à ce titre les « revenances de l'histoire »¹⁶ dans les arts du récit à l'âge de la modernité pour examiner de quelle(s) manière(s) et par quelle(s) voie(s) se transmet une mémoire culturelle. Laurent Demanze propose une politique de la filiation capable de comprendre (dans le double sens du verbe) le retour des voix depuis un oubli, et dont la consistance spectrale est déterminée par la répression : seules reviennent les voix des ancêtres « opprimés », ceux qui n'ont pas pu prendre la parole¹⁷. Raphaëlle Guidée, quant à elle, montre dans son enquête sur les « modernités spectrales » que la crise de la tradition au XX^e siècle est conditionnée par la catastrophe, et les retours fantomatiques ne

font qu'attester les ruptures dans la transmission, ce qui engage la réaction politique à un tort¹⁸. Tout spectre atteste l'existence d'un trauma, qu'il politise aussitôt.

*

Lire les flux intimes de la culture roumaine, enregistrer ses hantises de famille et ses obsessions de la descendance, c'est ouvrir toute une gamme de phénomènes historiques. Dans les « cultures combattives »¹⁹ qui émergent à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle la fascination de la filiation touche aussi bien le destin des individus que celui de la société dans son ensemble, jouant ainsi un rôle bien plus complexe. La recherche des origines, ce que Anne-Marie Thiesse appelait « le patronage international d'une culture nationale »²⁰, fut un geste fondateur, signifiant à la fois le raccord imaginaire d'une culture périphérique aux traditions des cultures majeures et la justification d'un transfert à grande échelle de capital symbolique et de prestige. Si la production culturelle s'est en grande partie fondée sur le principe « formes internationales, matériel local », c'est l'imagination filiale qui décide quelles formes adopter et de quel aréal culturel. Les rapports avec une « culture-mère » ou avec des « cultures-sœurs » ont ainsi défini l'histoire de la culture roumaine moderne. Et encore : l'intensité de la confusion entre généalogies culturelles et généalogies individuelles – propre, par ailleurs, aux sociétés émergentes – a déterminé un entrelacement singulier entre le domaine public et le domaine privé. Non seulement la culture s'est imprégnée de l'imagination filiale mais aussi les familles ont pris en charge des missions et des fonctions culturelles. Aux origines de la culture roumaine, on trouve les Văcărești, une famille suivie sur plusieurs générations qui joue sur le plan des relations de sang l'épisode de la fondation et du processus de la transmission culturelle²¹. Titu Maiorescu se trouve au bout d'un fil qui traverse Ioan Maiorescu et Petru Maior²². V.A. Urechia, père de deux écrivains, Alecu et Nestor, se proclame le descendant du chroniqueur Ureche²³.

Certains parcours véhiculant les valeurs de la culture roumaine sont en réalité des trajets filiaux : parfois, ces fils imaginaires qui lient les écrivains entre eux permettent de communiquer ou de débattre des formes et des thèmes (c'est le cas des poètes Văcărești) ; d'autrefois, ce sont des gestes normatifs (c'est le cas du clan Maiorescu), ou encore,

des attitudes esthétiques (c'est le cas de la famille Caragiale²⁴). Même à l'époque communiste, où la préoccupation pour les figures de la famille biologique et de l'hérédité tombe en désuétude, on retrouve sous la forme de l'« héritage culturel » ou de l'« l'héritage littéraire » un vocabulaire qui permet de relancer les passions filiales et les angoisses de la transmission qui agitent les générations et les groupements²⁵. Les liens entre enfants et parents, les parentages plus ou moins éloignés, fictifs ou réels, constituent ainsi un plan parallèle qui double les institutions de la culture roumaine tout en créant un champ-fantôme organisé selon la loi du sang, de la substitution et de l'intimité.

Mais on ne peut pas avancer dans cette problématique sans ajouter que la relation spécifique d'une culture émergente avec la question de la filiation recourt forcément à une représentation négative de la descendance généalogique. Paradoxalement pour la fonction fondatrice attribuée à la filiation, on remarque dans les cultures périphériques de nombreux usages de l'héritage dans un régime d'illégitimité²⁶. Afin d'entrer dans le flux de la modernisation, la culture roumaine assume une affiliation difficile, marquée d'incertitudes à l'égard de la reconnaissance des grandes cultures, mais aussi une désaffiliation, problématique et temporaire, à l'égard des généalogies locales. Une longue série de lamentations, de mélancolies et de deuils accompagne la culture roumaine dans son existence moderne et son développement, l'héritage étant à la fois sacralisé et pleuré, et cela à partir même des représentants de l'École transylvaine [Școala ardeleană] qui déploraient l'oubli de la descendance latine²⁷. Le cours de l'histoire ne cesse de produire de nouvelles expériences de la non-appartenance, les grands événements (guerres, changements brutaux de régime politique, émigrations, exils) ayant été vécus comme une crise répétée de l'origine : la formation de la Grande Roumanie en 1918 fut marquée par de multiples récupérations des « branches obscures »²⁸, l'époque du réalisme socialiste faisait proliférer les « chroniques de famille »²⁹ évoquant l'effacement des origines bourgeoises, la Révolution de 1989 s'identifiait avec les « jeunes » et découvraient les « orphelins »³⁰.

*

Notre dossier thématique s'est constitué autour de quatre axes de recherche que nous avons tenté de développer à travers les articles qui y sont réunis :

Réseaux. Pour une culture émergente, la filiation est d'emblée une série métaphorique qui décide des rapports avec les autres cultures. Elle gère le flux des entrées dans la culture encore fragile car trop jeune et trop pauvre : elle engage les « familles » dans la configuration des formes adoptées, soient-elles littéraires, visuelles ou politiques. La filiation est fondamentalement une technique de mise en réseau qui règle les transferts culturels et la manière dont ces transferts s'érigent en valeurs sociales. Elle atteste non seulement qu'il y a un échange, mais aussi que cet échange est important. Dans une perspective transnationale, il est à remarquer que l'ordre des connexions mobilisées par la filiation ne coïncide que partiellement avec la dynamique du rapport à l'« international » et à l'« universel »³¹, ou avec le phénomène des contacts régionaux. En effet, la filiation apporte principalement un vocabulaire et une constellation d'images dont la force est la pluralité et la nuance. Elle ne se résume pas à assigner une origine fantasmée aux formes de la culture, elle module les rapports et les multiplie. Dans la perception sociale des éléments d'emprunts, elle introduit de l'affection et de la diversité. Par la maternité, la fraternité, la sororité ou l'affinité, la filiation s'apprête à hiérarchiser et à développer les connexions avec d'autres cultures³². On y distribue des contacts sur la verticale de la généalogie ou sur l'horizontale de liens faibles, on y distingue des rapprochements ou des éloignements. Au lieu d'un rapport unidirectionnel avec un centre, dans un espace unifié, la filiation engage une représentation multipolaire, avec plusieurs directions et possibilités de parcours.

Temporalités. Si la filiation suppose toujours une dimension diachronique, lorsqu'elle s'engage dans une culture émergente, elle présente une dynamique particulière, déterminée par la revendication soudaine de certaines traditions étrangères. C'est ce qu'on pourrait nommer, dans le sillage de Georges Didi-Huberman, une transmission « problématique »³³. Or, ce qui caractérise de telles transmissions problématiques c'est que le fil du temps est pris à rebours et se prête à des torsions inédites. L'ordre généalogique, qui compte sur une logique temporelle linéaire, est ainsi dérouté, altéré, voire « corrompu ». Il découvre dans ses continuités les discontinuités, dans ses ruptures les reprises, dans ses dégénérationes les régénérationes. L'intempestif et l'anachronisme³⁴ seraient alors des modalités temporelles qui nous incitent non seule-

ment à penser le rapport au passé et les disciplines historiques sous un nouvel angle, mais aussi à interroger de quelle manière s'organise le temps de la culture roumaine par rapport à cet ordre spécifique de la filiation, et à examiner de plus près comment s'expriment les « temps forts » des changements, des traumatismes, des séparations, voire des avant-gardes, dans le vocabulaire généalogique. L'épilogue de *Vidéogrammes d'une révolution*, le film de 1992 réalisé par Andrei Ujică et Harun Farocki, nous donne à voir un homme qui pleure ses « frères et ses beaux-frères » perdus lors des mouvements de rue. Les artistes et les cinéastes archivistes – Iosif Király, Andrei Nacu, Radu Jude, entre autres – travaillent avec des fonds d'archives qui se révèlent critiques à plus d'un titre³⁵. Ce qu'on y voit ce sont les figures de la famille biologique ou culturelle qui non seulement assument un rapport aux événements historiques, mais aménagent aussi une position devant le temps.

Formes. La chronique, le tableau et l'album de famille, l'arbre généalogique, le « portrait de groupe », le testament, les enseignements transmis aux descendants, les genres visionnaires animés par le « principe espérance »³⁶ – évoquant le destin ou la dette –, ce sont des formes mobilisées par l'ordre de la filiation. Définies au croisement du droit, des arts et de l'existence, déclinées aussi bien sur le plan esthétique qu'éthique, ces formes appellent à être interrogées par le biais de leur actualisation dans l'espace roumain, de leur récurrence historique, ou encore à travers les alliances idéologiques ou politiques qu'elles réclament. On peut ainsi mettre en question la position centrale de telles formes dans le cadre de l'économie culturelle (le testament littéraire, par exemple, de Ienache Văcărescu à Tudor Arghezi) ou étudier l'émergence d'une forme nouvelle que Dominique Viart appelle pour sa part « récit » ou « roman » de filiation³⁷, et que l'on peut facilement reconnaître dans la littérature contemporaine roumaine, à commencer, par exemple, avec *Cartea numerilor* [Le livre des nombres] de Florina Ilis³⁸. On peut aussi se demander quelle est la pertinence politique de certains gestes filiaux, comme l'association entre communisme et chroniques de famille, par exemple. On peut enfin examiner l'urgence d'évoquer certaines dynamiques familiales, suggérée par la fréquence des figures et des scènes de famille dans les arts du visuel, des fresques votives aux films contemporains et l'art archivistique. Mais au-delà de ces formes directement liées au vocabulaire de l'héritage il y a aussi, dans

un sens plus général, un régime d'usage qualifiant, selon l'expression de Georges Didi-Huberman, des « formes généalogiques »³⁹, qui se définissent par leur lien génétique avec un ethos communautaire et s'identifient par un processus de transmission intergénérationnel. Les formes de vie ou d'art pratiquées parce qu'elles viennent des « parents » s'inscrivent dans cette catégorie.

Spectres. L'angoisse de la perte du lien avec les origines, propre aux espaces émergents, engendre un ample éventail de représentations culturelles, dont les figures du bâtard et de l'orphelin, les topoï de l'abandon, de la dégénération, du deuil, de l'errance, les genres de la lamentation etc. Mais la perte de la filiation a également une vocation politique qui s'exprime par les fantômes des ancêtres qui hantent les héritiers⁴⁰. Les survivances et les restes en tant qu'expressions de l'oubli et d'une descendance inaccomplie gagnent du pouvoir – par réprimande, obsession, répétitions accablantes, étrangeté. C'est ainsi qu'au-delà des genres de l'orphelinisme, si bien représentés dans la culture roumaine, du roman de mystères aux documentaires des années 1990, au-delà des thèmes de l'abandon qui définissent la littérature de l'exil, on peut interroger les retours spectraux des ancêtres, produits par le même pathos négatif de la filiation. Il s'agit de questionner les politiques engagées par ces revenants que l'on rencontre, par exemple, dans la poésie d'Octavian Goga, dans les proses de Mircea Eliade ou de Radu Cosașu, dans les photographies de Iosif Király, dans les spectacles de Gavriil Pinte ou d'Alexandra Badea, dans les peintures d'Adrian Ghenie ou de Șerban Savu⁴¹.

*

S'il y a une conclusion à cette proposition, elle devrait se ranger du côté de l'engagement : devant des narrations généalogiques si puissantes, qui élaborent la marque identitaire de la culture roumaine, la réflexion que nous avons mis sous le signe de la « filiation endeuillée » poursuit la multiplication des trajets d'hériter et l'élargissement de la gamme des possibles. Il nous a paru important de tenter de restituer un dessin plus complexe de la filiation, à la fois par le creusement des archives, à la recherche de nouveaux parcours de transmission et de nouveaux objets, et par l'attention prêtée aux parcours obscurcis par la narration officielle, l'idée étant de rendre la filiation à ses destins privés – autrement dit, de la des-officialiser.

La perspective des angoisses culturelles nous a appris que le remède de la marginalité n'est pas la centralité, mais la pluralisation des liens et des filiations, la complexification des fils et des filets qui tissent les générations, les temporalités et les gestes. Néanmoins, en situant la relecture des fantasmes filiales de la culture roumaine entre une critique de la généalogie et une crise de la transmission, on visait, inévitablement, les tensions politiques qui traversent et aiguillent les innombrables scènes sur lesquelles se jouent les drames de l'héritage. Et si dans cette interprétation de la filiation les affects (négatifs) ont été appelés à jouer un rôle principal, c'est parce qu'on leur a attribué une fonction essentiellement politique. Retrouver l'émotion n'était donc pas un ornement thématique de l'analyse, mais un vecteur de mobilisation. Lire la filiation par ce qui affecte le corps social – la souffrance, les larmes, le deuil – c'est, en première et dernière instance, retrouver un engagement des individus et des collectifs : au moins en puissance, si ce n'est en acte.

- ¹ Adrian Tudurachi, Laura Marin, *Pentru o hermeneutică a filiației în cultura română*, in *Caietele Sextil Pușcariu V. Actele Conferinței internaționale „Zilele Sextil Pușcariu”*, ediția a V-a, Cluj-Napoca, 9-10 septembrie 2021, Scriptor-Argonaut, Cluj-Napoca 2021, pp. 360-367.
- ² François Noudelmann, *Pour en finir avec la généalogie*, Léo Scheer, Paris 2004. Voir aussi : Robert Harvey, E. Ann Kaplan, François Noudelmann (dir.), *Politique et filiation*, Kimé, Paris 2004 ; François Noudelmann, *Hors de moi*, Léo Scheer, Paris 2006 ; François Noudelmann, *Airs de famille. Une philosophie des affinités*, Gallimard, Paris 2012.
- ³ Tim Ingold, *La lignée*, in Id., *Une brève histoire des lignes*, trad. fr. Sophie Renaut, Zones sensibles, Bruxelles 2011-2013, pp. 137-143.
- ⁴ Horst Bredekamp, *De l'arbre au corail*, in Id., *Les coraux de Darwin. Premiers modèles de l'évolution et tradition de l'histoire naturelle*, trad. fr. Christian Joschke, Les presses du réel, Dijon 2008, pp. 15-47.
- ⁵ Ivi, pp. 133-135.
- ⁶ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* [2003], Seuil, Paris 2012, p. 29. Voir aussi, Marshall Sahlins, *Other Times, Other Customs: The Anthropology of History*, in *American Anthropologist*, 85, 1983, pp. 517-544. Dans le sillage de François Hartog et Marshall Sahlins, Marcel Detienne note également, dans son approche anthropologique des régimes d'historicité, qu'il est question de « mettre en perspective – sans jugement de valeur, sans typologie immédiate – des modèles de pensée et d'écriture de l'historicité, en s'attachant à leurs constructions, à leurs logiques de structurations, à leurs usages, à leurs crises internes, aux écarts significatifs qu'ils présentent entre eux, mais aussi bien à leur circulation, à leurs rencontres, à leurs heurts » (*Comparer l'incomparable. Oser expérimenter et construire* [2003], Seuil, Paris 2009, pp. 66-67).
- ⁷ Georges Didi-Huberman, *L'histoire chahutée par ses anachronismes*, in Id., *Imaginer recommencer. Ce qui nous soulève*, 2, Minuit, Paris 2021, pp. 483-504.
- ⁸ François Hartog, *Régimes d'historicité...*, p. 36.
- ⁹ Hannah Arendt, *La brèche entre le passé et le futur*, in Ead., *La crise de la culture* [1954], trad. fr. dir. Patrick Lévy, Gallimard, Paris 1972, pp. 11-27.
- ¹⁰ Ivi, p. 14.
- ¹¹ Jacques Derrida, *Le ruban de machine à écrire*, in Id., *Papier Machine*, Galilée, Paris 2001, pp. 33-146.
- ¹² Ivi, p. 88.
- ¹³ Ivi, p. 96.
- ¹⁴ Georges Didi-Huberman, « *La vie est à nous* ». *Hériter, espérer, sortir de soi* in *Hériter, et après ?*, dirigé par Jean Birnbaum, Gallimard, Paris 2017, pp. 14-15. Pour prolonger cette lecture, voir aussi, du même auteur, *Comment hériter d'un courage ?*, in Id., *Désirer désobéir. Ce qui nous soulève*, 1, Minuit, Paris 2019, pp. 381-401.
- ¹⁵ Georges Didi-Huberman, *Réinventer nos filiations de révolte*, in *Imaginer recommencer...*, pp. 557-589.

- ¹⁶ Jean-François Hamel, *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Minit, Paris 2006.
- ¹⁷ Laurent Demanze, *Les possédés et les dépossédés* in *Études françaises*, 45 (3), 2009. Voir aussi, du même auteur, *Encres orphelines*. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon, José Corti, Paris 2008.
- ¹⁸ Raphaëlle Guidée, *Mémoires de l'oubli*. William Faulkner, Joseph Roth, Georges Perec et W.G. Sebald, Classiques Garnier, Paris 2017.
- ¹⁹ Pascale Casanova (dir.), *Des littératures combattives. L'internationale des nationalismes littéraires*, Raisons d'agir, Paris 2011, pp. 29-30.
- ²⁰ Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, Seuil, Paris 2001 pp. 83-104.
- ²¹ Voir en ce sens l'article proposé par Ligia Tudurachi pour ce dossier thématique : *Hélène Vacaresco pour les siens. Une histoire d'héritage, dette et culpabilité*. Cf. *infra*, pp. 77-104.
- ²² Dumitru Micu, Ioan Măiorescu, in Eugen Simion (dir.), *Dicționarul general al literaturii române*, deuxième édition, Muzeul Literaturii Române, București 2019, p. 49.
- ²³ Filip-Lucian Iorga, *Strămoși pe alese. Călătorie în imaginarul genealogic al boierimii române*, Humanitas, București 2013, pp. 217-219 ; Alexandru George, *Prefață*, in V.A. Urechia, *Scriseri literare*, édité par Alexandru George, Minerva, București 1976, p. VIII.
- ²⁴ Perpessicius, *Prefață* [1965], in *Scriitori români*, V, Minerva, București 1990, pp. 23-35 ; Pompiliu Constantinescu, *Matei Caragiale* [1937], in *Scriseri*, II, édition par Constanța Constantinescu, EPL, București 1967, pp. 169-185 ; Vladimir Streinu, *Remember și Craii de Curtea-Veche* [1936], in *Pașini de critică literară*, I, EPL, București 1968, pp. 150-158. Pour une analyse plus détaillée de ce cas, voir Adrian Tudurachi, Laura Marin, *Pentru o hermeneutică a filiației în cultura română...*, pp. 361-365. Voir aussi, dans la même perspective interprétative, l'article proposé par Angelo Mitchievici pour ce dossier thématique : *Genealogy and Degenerescence : The Culture of Decadent Legacy*. Cf. *infra*, pp. 213-227.
- ²⁵ Colocviul Ateneu, « Moștenirea literară și tinerii scriitori » (I-III), in *Ateneu*, 9-11, 1988. Voir aussi, Al. Cistelean, *Moștenitori și moșteniți* [1989], in *Competiția continuă. Generația 80 în texte teoretice*, dirigé par Gheorghe Crăciun, Paralela 45, Pitești 1999, pp. 339-342 (pour la version originale du texte, non censurée).
- ²⁶ Voir en ce sens, Filip-Lucian Iorga, *Strămoși pe alese, passim*, ainsi que l'article proposé par Alina Mihalache (*The Genealogical Aura of the Davila Family*) pour ce dossier thématique. Cf. *infra*, pp. 191-212.
- ²⁷ Sorin Mitu, *Geneza identității naționale la românii ardeleni*, Humanitas, București 1997.
- ²⁸ *Dreptul la memorie în lectura lui Iordan Chimet*, IV, Dacia, Cluj-Napoca 1993, pp. 12-89.

- ²⁹ Ștefan Baghiu, *The Socialist Realist Novel in Romania between 1948 and 1955. Novelistic Genres and Subgenres*, in *Dacoromania litteraria*, 7, 2020, pp. 56-71.
- ³⁰ En ce sens, voir entre autres : Boris Buden, *Children of Communism*, in *Radical Philosophy*, 1, 2010, pp. 18-25 ; Constantin Pârvolescu, *Orphans of the East. Postwar Eastern European Cinema and the Revolutionary Subject*, Indiana University Press, Bloomington 2015.
- ³¹ Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres* [1999], Seuil, Paris 2008, pp. 189-238.
- ³² Voir en ce sens l'article proposé par Ștefan Firiță pour ce dossier thématique : *The Adopted Child of the Latin Gens: Genealogical Imagery in B. Fundoianu's Work*. Cf. *infra*, pp. 105-123.
- ³³ Georges Didi-Huberman, « *La vie est à nous* ». *Hériter...*, p. 15.
- ³⁴ Nicole Loraux, *Éloge de l'anachronisme en histoire*, in *Genre humain*, 27, 1993, pp. 23-39 ; Jacques Rancière, *Le concept d'anachronisme et la vérité de l'historien*, in *L'Inactuel*, 6, 1996, pp. 53-68 ; Georges Didi-Huberman, *Ouverture*, in Id., *Devant le temps. Histoire de l'art et anachronisme des images*, Minuit, Paris 2000, pp. 9-55.
- ³⁵ Voir en ce sens les articles proposés par Laura Marin (« *Héritiers en mal d'ancêtres* ». *L'art des archives et le récit de filiation*) et Cezar Gheorghe (*Revisiting the Interwar Period. Imitation, Synchronism and the Archive in the Films of Radu Jude*) pour ce dossier thématique. Cf. *infra*, pp. 45-62 et pp. 255-271.
- ³⁶ Dans le sens que prend cette formule qui vient de Ernst Bloch dans la lecture de Georges Didi-Huberman. Cf. *Savoir espérer : les possibles reprennent couleur*, in *Imaginer recommencer...*, pp. 253-267.
- ³⁷ Dominique Viart, *Récits de filiation*, in *La littérature française au présent* [2005], dirigé par Dominique Viart et Bruno Vercier, Bordas, Paris 2008, pp. 79-101.
- ³⁸ Florina Ilis, *Cartea numerilor*, Polirom, Iași 2018. Un extrait de ce roman, représentatif pour le propos de ce dossier thématique, a été traduit en italien par Mauro Barindi. Cf. *infra*, pp. 315-324.
- ³⁹ Georges Didi-Huberman, *Formes généalogiques : l'empreinte comme matrice*, in Id., *La ressemblance par contact. Archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte*, Minuit, Paris 2008, pp. 52-70.
- ⁴⁰ Voir en ce sens les articles proposés par Adrian Tudurachi (*Mihail Dragomirescu și dialogurile morților: în căutarea poporului care lipsește*) et Raluca Bibiri (*Starting from Forgiveness – A Prospect of Archiving the Troubled Past*) pour ce dossier thématique. Cf. *infra*, pp. 125-143 et pp. 145-168.
- ⁴¹ Voir en ce sens l'article proposé par Călina Părau pour ce dossier thématique : *Spaces of Drift: Unreconstructed Pasts in Șerban Savu's Paintings*. Cf. *infra*, pp. 63-75.